

Marie-Claire TERRIER

Michel LAPEYRE

Un lecteur prend le risque de faire objection à un des articles parus dans la revue. Pas nécessairement l'auteur de l'article (c'est le cas cette fois-ci) se résout par rapport au texte avec une intention nouvelle.

Dans son article « Les hommes aux loups » paru dans *PSYCHANALYSE* n° 2, Marie-Jean Sauret pose comme possible une forclusion de la castration sans forclusion du Nom-du-Père, ce qui lui permet de soutenir que l'on a affaire dans le cas de l'Homme aux loups à une névrose obsessionnelle. Mes questions sont les suivantes : comment dans ce cas un sujet peut-il construire un fantasme névrotique qui prendra en charge la jouissance traumatique d'avant la rencontre du père réel impossible donc si la castration est forclosée ? Comment peut-il écrire une métaphore paternelle à la mode névrotique sans le signifiant phallique auquel le Nom-du-Père se substitue ? Ne peut-on pas dire plutôt que cette forclusion de la castration a comme conséquence une « forclusion de fait du Nom-du-Père », comme Lacan l'évoque pour Joyce ? Par ailleurs, la présence d'un Nom-du-Père (par exemple *Race*) sur fond de forclusion de la castration n'est-elle pas la promesse du pire, comme peut en témoigner la folie barbare du nazisme, qui n'a rien de névrotique me semble-t-il ?

Marie-Claire TERRIER

Je ne suis pas sûr, avec ma petite balayette, de pouvoir répondre à l'objection soulevée par Marie-Claire Terrier. C'est-à-dire au rapport, ou l'absence de rapport, entre forclusion du Nom-du-Père et forclusion de la castration. À cet égard, je relève, en ce qui me concerne, que Lacan, à propos de Schreber et de la paranoïa, évoque bien, d'une part, le trou dans le symbolique (P_0) comme forclusion du Nom-du-Père, mais que d'autre part, il désigne l'autre gouffre formé dans l'imaginaire « comme un

produit en un second degré par l'élosion du phallus » (Φ_0)¹. Il faudrait alors différencier *l'élosion du phallus* d'un côté et, de l'autre côté, *la forclusion de la castration*, qui est ce par quoi Lacan caractérise, entre autres, le capitalisme (avec le rejet des choses de l'amour). Tout un programme de travail, sans aucun doute.

Je mettrai donc en question, à mon tour, l'objection faite à l'hypothèse de la névrose de l'Homme aux loups : et peut-être que cela nous permettra de dissocier, au moins dans ce cas, l'éventualité d'une forclusion de la castration et la détermination de la structure psychotique, qui n'est à rapporter à rien d'autre qu'à la forclusion du Nom-du-Père (et qu'il faut distinguer du déclenchement de la psychose, provoquée par l'intervention d'un père réel « non pas du tout forcément par le père du sujet² »). Au principe de la forclusion, il faut considérer « la relation du père à la loi³ », chaque fois qu'elle a pour résultat « d'exclure le Nom-du-Père de sa position dans le signifiant⁴ » : soit, pour le père, toutes « les occasions d'être en posture de démerite, d'insuffisance, voire de fraude⁵ », parce qu'il se présente, à sa progéniture, comme celui qui fait ou qui sauve la loi. C'est là tout à fait le cas du père du président Schreber, quels que soient par ailleurs son excellence (*dixit* Freud⁶) ou, au contraire, son caractère somme toute ordinaire, banal, voire commun (*dixit* Han Israëls⁷).

Il me semble qu'on ne peut rien trouver, dans la présentation et la construction du cas de l'Homme aux loups par Freud, qui nous oriente du côté d'une imposture paternelle, loin de là (le père est plutôt « le prototype de tous les infirmes, mendiants et pauvres⁸ »). C'est donc comme faible, voire déprimé, qu'il y apparaît, aux yeux de Sergueï Pankejeff. Châtré donc. Et s'il y a quelque chose, en revanche, qui semble bien faire défaut dans le rapport de l'Homme aux loups à son père, c'est probablement l'action du père réel comme tel, comme vivant, comme incastrable, comme défendant « son bout de réel » face à son fils. Si par conséquent quelque chose, ici, ou défaille, ou est mal acquis, ou reste branlant, c'est la transmission de la castration : soit non pas le Nom-du-Père ès qualité, mais la mise en place de la métaphore paternelle proprement dite. D'où d'une part, et tout un temps, chez l'Homme aux loups, la présence résiduelle de phobies, d'où d'autre part la persistance de phénomènes

1. Jacques Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Seuil, coll. « Le champ freudien », 1966, p. 531-583 (notamment p. 571).

2. *Ibidem*, p. 577.

3. *Ibid.*, p. 577-578.

4. *Ibid.*, p. 578.

5. *Ibid.*

6. Sigmund Freud, « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (Dementia paranoides) (Le président Schreber) » (1911), dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, coll. « Bibliothèque de psychanalyse », 1967, p. 263-324 (notamment p. 321).

7. Han Israëls, *Schreber, père et fils*, Paris, Seuil, coll. « Le champ freudien », 1986, *passim*, notamment p. 326-327.

paraissant quasi délirants, et qui sont en fait des symptômes névrotiques. Quoi qu'il en soit, l'Homme aux loups trouve la porte de sortie en faisant objection, non pas au transfert comme ressort de la cure, non pas à la relation analytique comme cœur du lien social, mais à l'institution du savoir analytique. Par un symptôme qui implique « la percée vers la femme » et qui n'ignore pas l'amour. Tel est bien le témoignage précieux que recueille auprès de lui Karin Obholzer, en « franc-tireur et partisan », si j'ose dire.

Michel LAPEYRE

8. Sigmund Freud, « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'Homme aux loups) » (1918), dans *Cinq psychanalyses*, *op. cit.*, p. 324-420 (notamment p. 374-375).